

ROLL ALONG WAVY NAVY, ROLL ALONG...

29 Avril 1944

Plymouth, 28 avril 1944, sept heures du matin.

"Identification... Identification..."

Là-bas sur la jetée, le signal lumineux du poste de guet sémaphorique interroge les deux ombres de navires qui se profilent à quelques encâblures, presque noyées dans l'aube grise.

A bord des navires, on a aussitôt déchiffré le traditionnel signal de reconnaissance et l'un d'eux répond à son tour.

"Destroyers *Haida* et *Athabaskan*."

Le guetteur accuse réception et à nouveau, les éclairs lumineux du projecteur interrogent.

"Avez-vous des naufragés ou des blessés ?"

"Négatif "

L'accusé de réception vient immédiatement et les deux navires canadiens virent pour s'engager entre les jetées tandis qu'un vieux remorqueur poussif ouvre le filet pare-torpilles en crachant une épaisse volute de fumée noire, lourde de scories.

A faible allure, *Haida* et *Athabaskan* remontent maintenant la rivière Devon pour regagner leur poste de mouillage habituel. Sur ses rives, s'éveille une population qui s'acharne à survivre malgré les bombardements répétés de la Luftwaffe dont les ruines que l'on aperçoit en sont le sinistre témoignage. Ce petit matin blême avec en arrière plan tous ces squelettes de constructions calcinées a quelque chose d'inquiétant. C'est un peu comme si l'on pénétrait dans un univers fantomatique où chaque chose, chaque ruine, évoque le cauchemar d'une guerre qui n'en finit pas. Il est vrai aussi que pour ces équipages qui passent la plupart de leurs nuits en patrouille dans la Manche et qui, comme ce fut le cas voici tout juste deux jours, se heurtent aux forces allemandes dans des accrochages dont la brièveté n'a souvent d'égal que la violence, ces randonnées épuisantes ont tout du cauchemar.

Dans la pâle clarté du soleil timide de cette matinée de printemps, *Haida* et *Athabaskan* qui viennent de ravitailler le long du pétrolier qui les attendait, ont maintenant pris leur poste de mouillage sur ces coffres qui leur sont devenus désormais familiers. Cette fois encore, les marins exténués n'auront pas le loisir d'aller à terre, car mouiller en rivière tout en conservant les feux allumés dans la machine ne signifie que trop clairement que ce soir encore, il faudra une fois de plus affronter la mer, l'obscurité et peut-être aussi l'ennemi.

Après un déjeuner frugal, une distribution de courrier amène un peu d'animation à bord des navires puis, c'est à nouveau le silence qui s'installe tandis que les équipages mettent ces quelques heures à profit pour prendre un peu de repos.

Dix sept heures.

La vedette du *Haida* reconduit à leur bord les deux commandants qui rentrent du briefing au Quartier Général avec dans leur sacoche, les ordres de route pour leurs navires. Cette nuit, ce sera la Manche occidentale et plus exactement la côte bretonne avec la protection d'une opération de mouillage de mines. Cette opération a pour nom de code Hostile 26.

Dix sept heures trente.

Le sifflet du bosco appelle l'équipage à souper. Le temps qui jusqu'à présent s'était écoulé lentement semble soudain accélérer. Tout le navire sort de sa torpeur ; le souper est rapidement expédié et à sept heures moins dix, on rappelle aux postes d'appareillage. Dix minutes plus tard, les hélices des deux destroyers entament leurs premiers tours. Pour tous ces marins dont la plupart n'ont pas 25 ans, une longue nuit de veille commence. Une nuit dont tous ignorent encore ce qu'elle apportera.

Derrière les sillages qui grossissent, l'île Drake s'évanouit dans les dernières lueurs du couchant tandis que le sifflet du maître de manoeuvre rappelle aux postes de combat de vérifications. Profitons de ce moment pour faire un tour rapide des deux bâtiments.

Haida et *Athabaskan* ainsi que nous l'avons vu, sont deux destroyers. En tous points identiques, ils appartiennent tous deux à la classe des "tribus". Ce sont des Tribals comme on les baptise dans la Navy. Bien armés, puissants et rapides, ils sont bien adaptés à la plupart des missions qui leur sont confiées. Côté artillerie, on trouve en avant de la passerelle, deux tourelles doubles de

100 mm, les deux autres étant placées à l'arrière. Sur le rouf arrière sont disposés les affûts quadruples de 40 mm, de redoutables canons anti-aérien à tir rapide. Cet armement est complété par sept mitrailleuses de 12,7 placées pour l'essentiel autour de la passerelle. A tout cela s'ajoutent quatre tubes lance-torpilles. Ces destroyers sont montés par des équipages d'environ 250 hommes chacun qui avant d'être intégrés en escadre, ont subi un entraînement intensif tout au long de dures semaines d'école.

Tous les organes des navires ont été vérifiés. Tout fonctionne, tout va bien. Ordre est donné de rompre des postes de combat et d'obscurcir les feux car la nuit est maintenant tombée. Ce dernier ordre ne souffre aucun manquement. Vus de l'extérieur, les bâtiments ne doivent laisser filtrer aucune lumière, pas même un feu de navigation. Guerre oblige ! Dans les postes et les coursives, l'éclairage blanc fait place à l'éclairage rouge.

A 22 heures, c'est la distribution de chocolat chaud et de sandwiches qui comme à l'accoutumée, est agréablement accueillie. Vingt minutes plus tard, retentit la sirène d'alerte rappelant aux postes de combat.

La nuit tout en étant belle est sombre, d'autant plus que la lune est à présent couchée. Tant mieux aussi, car l'obscurité contribue beaucoup à la protection en ces temps où le radar est encore balbutiant. A bord des deux navires, les hommes du service sécurité commencent leur ronde, inspectant tous les compartiments tranche après tranche, s'assurant que tous les orifices sont bien obturés, toutes les portes étanches fermées et toutes les consignes respectées. Il y va de la survie du bateau et partant de celle de son équipage c'est pourquoi, rares sont les rondes où ils doivent intervenir pour corriger quelque chose. Ce soir d'ailleurs, la ronde de sécurité s'achève sur un laconique

"Rien à signaler ! Tout est OK !"

Ainsi s'avance la nuit, heure après heure et il semble bien que celle-ci ne sera qu'une nuit de routine de plus car les mouilleurs de mines qui ont achevé leur mission font maintenant route au nord et d'ici une heure, ils seront hors de portée des forces de surface allemandes. Les destroyers pourront alors prendre le chemin de l'Angleterre à leur tour. Mais le hasard va en décider autrement...

Il est très précisément 3 h 07 lorsque le *Haida* reçoit un message destiné aux deux canadiens et qui leur enjoint de prendre un cap sud-ouest afin d'intercepter deux navires allemands qui ont été repérés à hauteur des Roches-Douvres, en route à 20 noeuds, cap à l'ouest.

Ironie du sort, ces deux navires allemands ne sont autres que les *T 24* et *T 27* qui, trois nuits auparavant, se sont fait sérieusement étriller par les Alliés dont le *Haida* au large des Sept-Iles. Au cours de cet engagement, la Kriegsmarine a même perdu son *T 29* tandis que les *T 24* et *T 27* se réfugiaient à Saint Malo, assez sérieusement endommagés. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils ont repris la mer cette nuit et font route sur Brest, le seul port rapproché où ils trouveront la possibilité de réparer leurs avaries.

A bord des destroyers canadiens, ce message aussitôt répercuté vers *Athabaskan* a eu pour effet de placer les équipages déjà aux postes de combat dans un stade d'alerte tel que l'étape suivante sera l'ouverture du feu. Veilleurs et radaristes explorent attentivement l'horizon dans un secteur allant d'est en ouest et passant par le sud. Mais voici qu'une antenne de radar s'immobilise, revient un peu en arrière et s'immobilise à nouveau. Cela peut nous paraître étrange à nous qui n'avons jamais vu les antennes radar autrement qu'en rotation permanente, mais rappelons-le, nous sommes en 1944 et ce radar est encore bien loin de ce qu'il sera bientôt. Enfin, quoi qu'il en soit, si cette antenne vient de s'immobiliser dans une direction bien précise c'est à l'évidence parce que l'opérateur a un écho. L'identification n'en est ni longue, ni douteuse.

- Echos ennemis dans le 133. Distance 14 milles !

Il est tout juste 4 heures.

- Artillerie au gisement d'attente 270 ! Approvisionnez la tourelle A avec trois éclairants !

Dans le faible ronronnement de leurs moteurs de pointage, les trois tourelles pivotent et pointent leurs six tubes dans la direction approximative du but.

Dans le poste central d'artillerie ainsi que dans le central torpilles, les calculateurs qui ont été alimentés avec les paramètres fournis par le radar élaborent les corrections qui vont permettre aux armes de commencer le feu avec le maximum d'efficacité. La distance quant à elle, décroît régulièrement.

Les équipages des deux navires allemands sont eux aussi aux postes de combat mais, avec leurs radars hors service depuis le dernier engagement, ils n'ont pas encore pu déceler les canadiens et la nuit est bien trop noire pour permettre une détection optique à pareille distance.

Huit mille yards... Un peu plus de quatre milles. 7500 yards... Le moment approche. Tendus comme on peut l'être avant un combat imminent, les Canadiens retiennent leur souffle... 7000 yards... C'est le moment !

- Tourelle A, tir de trois éclairants sur bâbord !

A quelques secondes d'intervalle, trois obus quittent en grondant les tubes de 120 de la tourelle et entament leur course parabolique qui s'inscrit sous forme d'un mince trait lumineux sur le fond noir du ciel. Mais nul ne songe à apprécier la parfaite régularité géométrique de la figure car tous les regards, ceux des télémétristes en particulier sont braqués sur cette partie d'horizon où vont exploser les obus.

Un... deux... trois... Tour à tour, les trois obus dépotent et le magnésium enflammé illumine la surface de la mer jusqu'à l'horizon.

- Rouge 50 ! Deux torpilleurs classe Elbing !

- Tourelles B et C ! Feu continu !

Pas un mot superflu n'a été prononcé. Chacun sait parfaitement ce qu'il a à faire et aussitôt les canons tonnent dans un terrible fracas qui ébranle le navire de la quille à la tête du mât. Une forte odeur de cordite envahit l'atmosphère.

Haida a également ouvert le feu et les salves se succèdent à un rythme élevé, se faisant de plus en plus précises. En limite de portée, les Allemands tirent à leur tour des éclairants puis ouvrent le feu.

- L'ennemi fait de la fumée et met le cap à l'est !

Un veilleur, on ne sait pas trop lequel dans l'obscurité qui enveloppe la passerelle, a observé la manoeuvre. Le Capitaine de Frégate de Wolf, Commandant *Haida* réfléchit rapidement au but de la manoeuvre de ses adversaires : il est probable qu'au cours de ce virement de bord ils vont effectuer un tir de torpilles. Pour avoir un maximum de chances de les éviter, la meilleure solution est de leur présenter une silhouette aussi mince que possible et donc de venir en route droit sur elles.

- A gauche 20 ! Exécution *Athabaskan* !

Au sein de la flottille, c'est *Haida* qui porte la marque du Senior Officer, le Commander de Wolf, Chef de Flottille et qui à ce titre, a autorité sur le Lieutenant Commander Stubbs, maître de l'*Athabaskan*. Cette situation par ailleurs normale en soi, résulte essentiellement de la nécessité d'avoir, au combat surtout, un commandement unique.

Pour exécuter l'ordre, les deux destroyers entament donc un virage serré destiné à les amener pratiquement cap au sud, tandis que les tourelles pivotent progressivement afin de rester pointées sur leur objectif. Très vite d'ailleurs, les tourelles arrière qu'on appelle X et Y arrivent en butée et se taisent. A présent, l'objectif se trouve devant les navires mais les tourelles A et B poursuivent le tir sans désespérer. Entre deux salves, on perçoit nettement ce sifflement grave que font les obus allemands lorsqu'ils tombent trop long en formant d'impressionnants geysers à faible distance du bord. Car, ne nous méprenons pas, bien qu'en situation d'infériorité du fait des avaries précédentes, les deux torpilleurs adverses demeurent redoutables. Les équipages sont combatifs et leur armement n'a rien à envier à celui des Canadiens. Même si, profitant de la surprise, les Alliés ont pris l'avantage, l'issue de l'affrontement demeure encore très incertaine.

Soudain, c'est le drame.

"*Athabaskan is hit !*"

A ce cri, tout le monde sur la passerelle de *Haida* s'est détourné vers l'*Athabaskan*. De sa poupe, s'élance dans le ciel une immense langue de feu orange qui illumine les superstructures du destroyer. Durant son changement de cap pour parer d'éventuelles torpilles, le destroyer en a pris une en plein dans les hélices et le gouvernail...

HMCS *Athabaskan*, 4 heures 17.

L'explosion de la torpille est si violente que tout comme dans une ruade gigantesque, l'arrière se soulève littéralement hors de l'eau tandis que partout dans le navire, hommes, matériel mobile et objets divers sont précipités au sol. Les tourelles X et Y se taisent, suivies quelques instants plus tard par les tourelles A et B. Sur le destroyer blessé, le fracas de l'explosion fait place quelques instants plus tard à un silence terrifiant qui n'est plus troublé que par les hurlements de douleur et d'angoisse des blessés. Embardant brutalement sur bâbord, *Athabaskan* choqué, ralentit puis s'arrête. L'eau et le feu commencent à prendre possession du navire.

Passé le premier moment de stupeur, les tourelles A et B reprennent le feu de façon sporadique et imprécise. Par Dieu, *Athabaskan* se battra jusqu'au bout ! Sur la passerelle, John Stubbs commotionné, se relève pour apercevoir *Haida* qui masque son navire derrière un écran de fumigènes. Au moins sera-t-il ainsi à l'abri pendant quelque temps des canons allemands... Peine perdue hélas car voici que dans un fracas d'apocalypse, une salve d'artillerie s'abat sur la plage avant. Du gros calibre ! Sans doute ce sont les batteries côtières dont on n'est guère distant qui viennent de placer ce coup au but. Cette fois-ci, les deux tourelles avant se taisent définitivement.

Tout ceci s'est déroulé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire et *Athabaskan* qui, une minute plus tôt était encore un redoutable combattant, n'est plus maintenant qu'un blessé agonisant, ravagé par les flammes des incendies qui se sont déclarés en plusieurs endroits.

Les nouvelles qui viennent de l'arrière sont particulièrement alarmantes.

- La poupe s'enfonce de plus en plus, Sir !

- Préparez-vous à abandonner le navire ! ordonne Stubbs.

Se préparer seulement ! John Stubbs est un vieux marin fort de quatre années de guerre sans merci dans l'Atlantique Nord et il sait bien par expérience, qu'il ne faut pas condamner trop tôt le bateau.

Cinq minutes se sont à présent écoulées depuis le torpillage. Dans les environs, *Haida* que l'on ne voit pas mais dont on entend distinctement les salves d'artillerie, continue le combat.

Tous les hommes valides conjuguent leurs efforts pour sauver leur cher bateau. A grand peine et au prix de bien des souffrances, on est parvenu à traîner jusqu'à la plage arrière la pompe à incendie qui a un débit de 70 tonnes à l'heure. C'est en effet l'arrière qui est le plus touché et c'est par là que la mer envahit le navire. En hâte, on procède à l'assemblage des flexibles et beaucoup pensent que le bâtiment peut encore être sauvé.

C'est alors que de nouveau, dans un vacarme de fin du monde, une deuxième salve s'abat sur le malheureux *Athabaskan* et cette fois, c'est le coeur même du navire qui est atteint. Les chaufferies explosent, tuant tout le personnel qui s'y trouvait encore. Par les tuyauteries crevées, des jets de vapeur s'échappent en un sifflement strident qui déchire les oreilles, brûlant les quelques uns que l'explosion avait épargnés, mettant un terme aux souffrances des autres, couvrant les cris des blessés. Mais, venu des fonds du navire, audible seulement de certains, monte un bruit sinistre de déchirement. Cette fois, le coup est fatal et *Athabaskan* commence à se casser en deux.

"Aux postes d'abandon !"

Le quartier-maître Emile Beaudoin reçoit l'ordre à son poste dans le PC Radio et s'exécute sans plus attendre. Ce n'est qu'en parvenant sur le rouf qu'il découvre avec stupeur l'étendue des ravages. En maints endroits, des incendies font rage ; les ponts sont jonchés de blessés qui gémissent ou appellent à l'aide ; partout où se pose la main, il y a du sang et par dessus cet indescriptible chaos, le sifflement suraigu de la vapeur qui continue de s'échapper. Beaudoin sent sous ses pieds le navire qui commence à se coucher. Il faut faire vite ! A quelques mètres de là, William Mitchell, grièvement blessé aux jambes appelle au secours. Il se dirige vers lui mais lorsqu'il va enfin l'atteindre, survient un autre camarade qui dégage le blessé de dessous un tas de cordages, le soulève à bout de bras et le jette à la mer en criant :

- C'est tout ce que je peux faire pour toi !

Ce sera suffisant pour lui sauver la vie...

Après, tout va très vite et tout-à-coup, Emile Beaudoin se retrouve dans l'eau sans trop savoir comment il y est arrivé. Bon nageur, il s'éloigne vigoureusement de l'épave devenue un piège mortel. Ayant parcouru quelques dizaines de mètres et s'estimant alors en sécurité, il se retourne pour regarder une dernière fois son bateau dont l'arrière a déjà disparu. Lentement, l'étrave sort de l'eau jusqu'à se dresser verticalement, mur noir sur le fond obscur du ciel.

Un affreux gargouillis, râle d'un navire qui meurt, l'épave qui s'enfonce maintenant très vite, trois vivats poussés par les survivants à l'adresse de leur bateau, un peu d'écume, un grand remous. C'est fini ! Douze minutes après avoir reçu le premier coup, HMCS *Athabaskan* a succombé.

Haida, 4 heures 30.

C'est bien à regret que Jack De Wolf a dû abandonner à son triste sort son valeureux compagnon d'armes mais, les nécessités de la guerre priment hélas sur bien des considérations huma-

nitaires. Aussi, est-ce avec l'énergie que seule peut donner la fureur, que ses canonnières chargent et tirent à une cadence infernale. Le *T 27* étant le plus proche, c'est sur lui qu'ils concentrent un feu qui devient de plus en plus précis. Soudain, une voix angoissée annonce :

- Court-circuit dans les soutes ! Nous n'avons plus de lumière !

Manquait plus que cela ! Si par la faute de ce court-circuit qui entrave l'approvisionnement des tourelles, la cadence de tir doit diminuer notablement, *Haida* va se trouver très vite en délicate posture. Sur la passerelle, on guette anxieusement le rythme de départ des coups... Chance ! Il ne faiblit pas ! Tout en bas, à plusieurs mètres sous les pieds du Commandant, les soutiers gardent un moral d'acier et malgré la quasi obscurité dans laquelle ils doivent évoluer, ils continuent à approvisionner les tourelles qui dévorent douilles et obus à un rythme infernal. Braves marins, songe De Wolf, braves parmi les braves qui savent pourtant bien qu'au cas où le navire prendrait une torpille, ils n'ont à l'endroit où ils se trouvent pas l'ombre d'une chance d'en sortir vivants.

Il est impossible aux hommes du *Haida* de dire depuis combien de temps dure cet enfer de coups de canon, mais la conclusion approche. Une lueur orangée vient de jaillir sur le *T 27*.

Touché !... Touché !... Touché !...

Cette fois, les canonnières tiennent la bonne distance et la cadence de tir semble s'accélérer encore.

Sérieusement atteint, le *T 27* ralentit, file sur son erre puis stoppe. En vain, le *T 29* tente de le protéger derrière un écran de fumée mais doit rompre le combat à son tour. La distance séparant *Haida* de sa victime, décroît rapidement et maintenant presque tous les coups font but.

- Récifs droit devant !

- A gauche 30 ! ordonne De Wolf.

Voilà donc pourquoi le *T 27* a stoppé si vite. En réalité, il est échoué sur les récifs de l'île de Batz !

En cours de giration, toutes pièces battantes, *Haida* achève d'écraser son adversaire sous un déluge d'acier et en moins d'une minute, le *T 27* est en feu de la proue à la poupe. Quant au *T 29*, il est à présent hors de portée, à l'abri des batteries côtières.

Mission accomplie ! Maintenant, *Haida* peut foncer au secours de son camarade. C'est hélas déjà bien tard car c'est au moment où il vire pour mettre le cap sur lui qu'*Athabaskan* disparaît. Du haut de sa passerelle, le cœur brisé par l'émotion, De Wolf aperçoit une immense lueur qui projette haut dans le ciel ses volutes rouge-orangé tandis que quelques secondes plus tard, se répercutant aux quatre coins de l'horizon, lui parvient le grondement de l'explosion.

- Adieu *Attaboy*, *farewell* ! murmure tristement un matelot.

Attaboy ! ainsi appelait-on familièrement le brave compagnon *Athabaskan* dans la flottille. Et voici que le frère d'armes de presque tous les combats de ces deux dernières années s'en est allé rejoindre la tombe marine... Une tristesse infinie s'abat sur *Haida* qui force l'allure vers le lieu du désastre.

Mais d'ores et déjà, De Wolf sait qu'il ne va pas pouvoir secourir son camarade comme il l'aurait souhaité. Ses ordres en pareille circonstance sont dramatiquement clairs : il ne doit en aucun cas exposer son propre bâtiment pour porter secours à des naufragés, fussent-ils comme lui, canadiens ! Or, *Athabaskan* a disparu à quelques milles seulement de la côte, soit à quelques minutes de vol des aérodromes allemands de Bretagne et l'aube est désormais proche. Alors, sans trop exposer le navire, on va quand même essayer de sortir de l'eau le plus grand nombre possible de survivants. L'équipage de *Haida* ne comprendrait pas qu'il puisse en être différemment. Pourtant, il va falloir faire très vite.

- Parez filets et échelles de corde le long du bord ! L'artillerie reste aux postes de combat ! Il faudra faire vite les gars !

Tous les hommes disponibles se sont massés de chaque côté du destroyer afin d'être prêts à aider les naufragés, sachant bien par expérience que peu d'entre eux seront capables de se sauver seuls, choqués comme ils doivent l'être par l'explosion de leur bateau, le froid de l'eau et par le mazout qui brûle les yeux ou tord l'estomac dans d'incoercibles vomissements.

Haida est à présent tout proche des survivants que l'on distingue aux petites lampes qui brillent sur chaque gilet de sauvetage. Deux matelots descendent le long des filets et s'y attachent. La mer est visqueuse, couverte de mazout, l'air d'une puanteur infecte. Et le sauvetage commence...

Ah ce n'est pas une mince affaire que de tirer hors de l'eau ces pauvres bougres gluants de mazout et dont la plupart souffrent de blessures ou brûlures diverses et qui parfois hurlent de douleur

quand malheureusement, pour les sauver, le sauveteur devient bien involontairement tortionnaire. Hélas, les minutes passent dramatiquement vite et le nombre de rescapés sauvés par *Haida* reste encore terriblement faible : une trentaine en dix minutes alors qu'il y en a encore des dizaines qui se débattent et crient dans l'eau, épuisant parfois ainsi leurs dernières forces.

- Faites vite les gars ! Je vous donne encore cinq minutes !

Alors, avec une frénésie jusqu'alors inconnue, l'équipe de sauvetage se surpasse. D'autres marins descendent le long des filets, prenant des risques énormes tandis que se poursuit la terrible course contre la montre. Le spectacle de tous ces naufragés qui tentent désespérément de monter à bord est difficilement soutenable : certains implorent, supplient, crient leur frayeur ou leur douleur ; d'autres insultent leurs sauveteurs. Misère de la détresse humaine face à la mort.

Emile Beaudoin se trouve pour sa part sur un radeau avec une vingtaine de camarades dont certains sont blessés. Il n'est pas aisé de manoeuvrer ce frêle esquif surchargé jusqu'au *Haida* mais on y parvient malgré tout et quelques hommes valides tentent de le maintenir le long du bord. Ce n'est pas chose facile car le courant est très fort.

- Attrapez nos blessés d'abord !

Le premier, Owen Deal grimpe au filet. Non pour se sauver lui, mais pour hisser ses camarades. Grâce à lui, trois d'entre eux parviennent jusqu'au pont du destroyer. C'est à présent le tour de Ray Moar qui gît inconscient dans le fond du radeau. Le malheureux souffre d'une fracture de la colonne vertébrale et Deal redescend pour passer autour du corps de son infortuné camarade les cordages qui permettront de le hisser.

Mais au même instant, tombe de la passerelle de *Haida* l'ordre fatidique.

- Regagnez vos postes, nous partons !

Au nombre des rescapés déjà à bord du destroyer, figure John Stubbs que l'on vient de tirer jusqu'au pont. Réalisant soudain que *Haida* interrompt le sauvetage, il se tourne vers la passerelle et crie à son ami de Wolf.

- File sans moi Jack ! Je ne peux pas laisser autant de mes gars ici !

Et sans attendre de réponse, il enjambe les filières non sans remercier une fois encore son ami.

- Merci pour tout Jack ! On se reverra à Plymouth !

Puis il plonge pour rejoindre ses hommes.

Dans un dernier élan de générosité, *Haida* largue et abandonne sa vedette afin que puisse se poursuivre le sauvetage après son départ. Cette vedette est montée par trois volontaires qui ont délibérément choisi le risque d'être faits prisonniers pour sauver leurs camarades.

Au moment où le destroyer remet en route, Owen Deal est encore sur le radeau. Son abnégation ne lui aura pas permis de se retrouver sain et sauf sur le pont de *Haida*. La mer tourbillonne derrière la poupe et les occupants du radeau se retrouvent très vite dans le sillage du navire.

Quant aux hommes qui sont descendus le long des filets, tous ne parviennent pas à regagner la sécurité du pont. Malgré les efforts surhumains déployés, deux d'entre eux finissent par lâcher prise et sont aussitôt aspirés dans le remous des hélices. Nul ne les reverra plus.

Se fondant dans la grisaille de l'aube naissante, la silhouette de *Haida* s'estompe rapidement. Stubbs nage jusqu'au radeau d'Emile Beaudoin où on le hisse, sous les acclamations de ses hommes.

- Content de vous retrouver les gars !

Puis, s'éclaircissant la voix, il entonne le célèbre chant de la Marine Royale Canadienne.

"Roll along wavy Navy, roll along..."

Aussitôt, même les plus faibles reprennent en chœur derrière lui et c'est un spectacle bien étrange que ces malheureux transis de froid et englués de mazout qui au fond de leur détresse, se mettent à chanter parce que lui, leur Commandant, il chante !

Pendant ce temps, la vedette laissée par *Haida* poursuit sa difficile tâche qui consiste à mettre en sécurité les plus touchés et aussi malheureusement à faire un choix entre ceux qui ont une chance de s'en tirer et ceux qui n'en ont pas. Le choix est parfois terrible car aucun parmi eux n'a la moindre notion de médecine. Avec le quartier maître Mac Lure pour patron, l'armement de cette vedette va au cours des heures à venir, faire preuve d'un courage remarquable et d'une volonté de réussir qui ne faiblira pas un instant.

Dans la lueur blafarde de l'aube, alors que plusieurs blessés étaient embarqués ainsi que les deux matelots de *Haida* qui étaient tombés des filets, ils aperçoivent un homme qui fait la planche et semble assez mal en point.

- C'est le patron torpilleur, murmure l'un d'eux. Il n'a pas bonne mine le pauvre !

En effet, le maître torpilleur d'*Athabaskan* a bien mauvaise mine. Ayant été précipité à la mer quand le navire a coulé, il a essayé de trouver une place sur un radeau mais tous étaient déjà bien surchargés. Il a alors continué à nager en direction de *Haida* qu'il n'a pas pu rejoindre tant était grande la force du courant et il s'est retrouvé seul avec pour tout bien un gilet de sauvetage. Épuisé par cette nage forcée, il s'est mis sur le dos et, s'engourdissant progressivement dans cette douce torpeur qui précède la mort de froid, il s'est abandonné à son destin. Lorsqu'on le tire enfin hors de l'eau, il reprend vaguement conscience.

- Mais qui diable êtes-vous ?

- La vedette de *Haida* !

- Ah brave *Haida* ! J'avais bien raison de croire qu'il ne nous laisserait pas tomber...

Et sur ces dernières paroles, il sombre à nouveau dans l'inconscience tandis que sur ses lèvres, un sourire persiste.

Mais revenons vers ceux des radeaux. Cela fait maintenant deux heures qu'ils sont dans l'eau et le froid a fait de nouvelles victimes. Le Commandant Stubbs a glissé à l'eau et coulé, mais nul ne se souvient plus trop bien quand. Les chants ont fini par s'éteindre et dans le silence glacé qui a succédé chacun de ces malheureux a continué de puiser au plus profond de son être pour que la volonté ne faiblisse pas. Imaginez un instant ce que représentent deux heures dans les eaux de la Manche au mois d'avril. Ajoutez à cela la douleur des blessures même légères que la mer et le mazout irritent en permanence sans oublier la morsure de ce même mazout dans les yeux et sur les muqueuses. Pire encore, il y a ceux qui ont avalé l'infect liquide noir et qui à présent souffrent terriblement d'épouvantables vomissements. Ceux-là ne survivront pas bien longtemps.

Il fait grand jour lorsqu'une heure plus tard apparaissent à l'horizon sud trois navires. Venant de cette direction, il ne peut s'agir que d'Allemands ! Qu'importe après tout, ami ou ennemi, cela ne fait à présent plus aucune différence car le pont d'un navire, quel qu'il soit, est désormais leur seule chance de salut.

Mac Lure a lui aussi aperçu les Allemands et il lui faut abandonner le sauvetage pour fuir vers le Nord, vers l'Angleterre qui se trouve à plus de cent milles derrière l'horizon. Un aviso les prend en chasse mais, à leur grand soulagement, il vire de bord peu après.

Quand il a reçu le message faisant état "d'hommes noirs" à la mer à l'endroit où *Athabaskan* a coulé, le Kapitänleutnant Wilhelm Meentzen a fait augmenter l'allure.

- Peu importe leur couleur, dit-il, ce sont des êtres humains et nous allons les sauver !

Et lorsqu'il arrive sur les lieux, il découvre bien vite que ces "hommes noirs" ne sont en fait que des hommes englués de mazout. Le prompt retour des Allemands sur la zone du torpillage va permettre de sauver nombre de naufragés qui auraient péri dans l'heure suivante. Ils vont être faits prisonniers, c'est un fait, mais ils auront tous la vie sauve.

"Wilkommen Kameraden !"

C'est en ces termes que les canadiens sont accueillis à bord des navires allemands. Entre marins, il existe toujours une solidarité qui se moque bien des pavillons. Et eux aussi, tout comme ceux de *Haida*, ils vont descendre le long des filets qui pendent à leurs coques afin d'aider les plus faibles. Pareille attitude porte un nom quand on fait la guerre ; cela s'appelle tout simplement chevalerie.

C'est ainsi qu'Emile Beaudoin se retrouve sur un aviso où il lui est donné la possibilité de prendre une douche chaude. Après la douche, ils recevront chacun une épaisse couverture ainsi qu'une paire de bottes de caoutchouc. Cette distribution faite, il leur est servi un plat de macaronis avec des pruneaux, du pain noir et de la confiture. Pourtant, ni Beaudoin, ni ses camarades ne touchent à cette nourriture ? N'auraient-ils pas faim ? Mais tout à coup, un marin allemand comprend la raison de leur manque d'appétit. Alors, il prend une tartine de pain, la beurre de confiture, y ajoute un pruneau et commence aussitôt à mordre dedans à belles dents suivi quelques instants plus tard par les canadiens dont le visage s'illumine à présent d'un large sourire.

Le retour de la flottille vers Brest sera mouvementé car elle sera attaquée par les avions du Coastal Command. Sans grand dommage d'ailleurs. Le *T 24* quant à lui heurtera une mine dans le chenal du Four mais bien que sérieusement endommagé, il rejoindra sa base par ses propres moyens sans avoir perdu aucun de ses naufragés canadiens.

Dans l'après-midi, les prisonniers seront débarqués et conduits dans la salle du patronage de Kerbonne tandis que les blessés seront dirigés vers l'hôpital de Brest. Pour ces hommes commence une captivité qui va durer un an et prendra fin en Allemagne. Emile Beaudoin en profitera pour apprendre l'allemand et c'est en ami que près de trente années plus tard, il sera reçu avec beaucoup d'émotion chez les survivants du *T 27*.

Quant à la vedette de *Haida*, après bien des difficultés, elle parviendra à traverser la Manche et sera repérée en fin d'après-midi, à 25 milles dans le sud du cap Lizard. Une embarcation de sauvetage dirigée vers elle en recueillera les occupants qui seront débarqués vers minuit à Penzance.

Haida pour sa part passera les jetées de Plymouth seul en fin de matinée et à la traditionnelle question du sémaphore qui lui demandera s'il a des naufragés ou des blessés à bord, il répondra :

"Affirmatif ! J'en ai 44 !"

La perte d'*Athabaskan* aura coûté la vie à 129 marins dont 59 d'entre eux, rejetés à la côte par la mer, viendront reposer en terre bretonne, dans le cimetière de Plouescat.